

Souvenirs de l'Occupation à Acigné (1940-1944)

Jean-Jacques Blain et Patricia Legrand, juin 2022

S'appuyant sur des témoignages, plongeons-nous dans la période de l'Occupation. Pas pour évoquer les grands événements ou les héros mais pour comprendre comment la situation a été vécue par les Acignolais en général.

Contrairement à la majorité des petits bourgs d'Ille-et-Vilaine, qui ne virent qu'épisodiquement les soldats allemands, les Acignolais durent cohabiter avec des troupes stationnées sur place. Au total environ 600 soldats allemands y ont été cantonnés par rotation. Cette cohabitation forcée et pesante, d'abord assez tranquille puis de plus en plus tendue, a marqué les esprits.

Prisonniers de guerre

Le 17 juin 1940, Pétain déclarait à la radio « C'est le cœur serré que je vous dis aujourd'hui qu'il faut cesser le combat », anticipant l'armistice qui ne fut conclue que le 22. L'armée allemande n'en demandait pas tant si vite. Le lendemain, 18 juin, à 5 heures du matin, une estafette allemande arrive à moto sans coup férir et frappe à la porte du café Josse, en face la mairie, pour demander un baquet d'eau afin de faire sa toilette. C'était le premier d'une longue série de visiteurs de la Wehrmacht. Une fois rafraîchi, il fit demi-tour et ramena un convoi. Ils surprirent alors une trentaine de soldats français qui dormaient un peu plus loin, dans un garage au haut du bourg, les désarmèrent et les regroupèrent dans une remise. Puis ils leur dirent : « Si vous trouvez des habits civils, vous pouvez partir, mais faites-le tout de suite ! ». Aidés de quelques Acignolais, ils s'équipèrent et s'éclipsèrent, certains déguisés en réfugiés avec baluchon sur l'épaule.



Vignettes de la bande dessinée *La Déconfiture* (Pascal Rabaté, Futuropolis, 2018).

Mais une grande partie des soldats de l'armée française, surpris par l'arrivée rapide de l'armée allemande dans la région, n'eut pas cette opportunité. Ils furent faits prisonniers en masse. Ceux-ci furent d'abord consignés dans les casernes de Rennes.

Bien que considérés comme prisonniers, en juillet, une trentaine de soldats du 61^e RAD (Régiment d'artillerie divisionnaire) et quatre-vingt-dix du 10^e RAD, repliés sur Rennes après avoir combattu dans l'Est, sont placés par les Allemands à la ferme des Onglées et dans des fermes des environs pendant la moisson.

Fugue au Pont rouge

Thérèse Simonneaux, née Touchais, alors enfant à la ferme des Onglées, se souvient qu'un jour, un gradé allemand dit ouvertement aux prisonniers : « Demain, nous partons en Russie ! ». Pourquoi cette communication ? On peut se demander si ce n'était pas un message aux prisonniers français : « Déguerpissez avant que l'on ne vous emmène en camps ». Les prisonniers français ne bougèrent cependant pas, craignant des représailles pour leurs familles. Le lendemain, effectivement, des camions firent le tour des fermes où ils étaient placés pour les embarquer. Au moment de leur départ, les fermiers offrirent aux prisonniers qui les avaient aidés aux travaux de la ferme un café arrosé, comme il était de coutume. Des soldats allemands laissèrent le café aux prisonniers et gardèrent pour eux l'eau de vie. Tant et si bien qu'à la fin de la tournée, certains Allemands étaient en état d'ébriété, en particulier le chauffeur d'un camion. Après avoir récupéré les derniers prisonniers placés aux Onglées, le camion emprunta le Pont Rouge, un pont en bois juste sous les Onglées aujourd'hui disparu, et grimpa la côte dans les bois de l'autre côté de la Vilaine pour rejoindre la route de Cesson. La côte était raide, le chauffeur ivre cala au milieu du bois et mit beaucoup de temps à repartir. Quelques prisonniers sautèrent alors du camion pour prendre la poudre d'escampette et se disperser dans les bois, sans que les soldats allemands puissent remettre la main dessus. Il était temps !



Le Pont rouge, un pont en bois dépendant des Onglées, aujourd'hui disparu (carte postale, coll. Musée de Bretagne).

Cinq années d'absence

Au-delà de ces échappatoires à la captivité, minoritaires, ce sont 27 800 soldats originaires d'Ille-et-Vilaine, soit 5 % de la population totale, qui furent prisonniers dans les stalags en Allemagne pendant la guerre, dont 200 Acignolais.

Les prisonniers de couleur, Hitler n'en voulait pas en Allemagne. Des prisonniers malgaches furent retenus à Acigné. Les Allemands les utilisèrent pour réaliser divers travaux de

terrassements, entre autres une tranchée pour amener l'eau depuis un barrage sur le Chevré jusqu'aux Onglées, où des soldats allemands s'étaient installés. La nuit, ces prisonniers malgaches couchaient dans le hangar d'un négoce agricole, à même le sol. Ils étaient souriants, malgré leur situation, se souvient un Acignolais. Retour des choses, après la Libération, des soldats allemands prisonniers en 1945 et 1946 furent employés à creuser une grande tranchée pour drainer les prairies basses de Onglées.

Le soutien aux français en captivité fut une grande cause pendant la guerre. C'est ainsi que des prisonniers rentrés précocement¹ organisèrent une quête pour leurs collègues restés prisonniers. La liste des donateurs était affichée à la mairie, en commençant par les plus généreux.

La majorité des prisonniers ne revint qu'en 1945, après cinq ans de captivité.

Les femmes durent tenir seules beaucoup d'exploitations agricoles. « Mon père a été prisonnier toute la guerre. Ma mère s'est retrouvée seule pour tenir la ferme. Ne pouvant faire autrement, elle m'a mise en pension à l'école Jeanne d'Arc d'Acigné, à seulement 6 km de la maison ! J'avais six ans. On était une dizaine de pensionnaire avec les religieuses. Ma mère venait me voir au parloir chaque dimanche et elle en profitait pour m'amener du linge propre et repartir avec le sale. » se rappelle une Acignolaise. Beaucoup d'enfants de cette génération ont été marqués par l'absence du père, à l'image de cette autre Acignolaise : « Mes parents étaient dans une petite ferme de cinq hectares à Acigné. Mon petit frère avait 8 mois et moi un an et demi quand papa partit à la guerre. Fait prisonnier, maman est restée toute seule cinq ans pour tenir la ferme. Il y avait les voisins qui venaient aider à la moisson, mais c'était sûrement difficile. Je me rappelle quand papa est revenu, un matin, vers 3 ou 4 heures. Mon frère et moi, on s'est dit « Qui c'est ce bonhomme-là ? » On ne le connaissait pas. Lui non plus. Un peu plus tard, des cousins sont arrivés et on a été 5 ou 7 enfants. Papa ne savait pas encore reconnaître les siens. »

Une petite troupe d'occupation d'abord débonnaire

De nombreuses troupes allemandes séjournèrent sur la commune, par périodes. Par réquisition, ils s'étaient logés chez l'habitant et dans de grands bâtiments, comme le château des Onglées, le presbytère, l'école privée... Le bureau de la Kommandantur était dans la maison élevée, rue du Pont-Neuf, au pied de la Vilaine. Il y avait des Allemands un peu partout dans le bourg.



Après réquisition, le bureau de la kommandantur est installé dans la maison à deux étages à gauche du pont d'Acigné et le commandant se loge dans la maison du médecin, à droite.

¹ Avant le 1 janvier 1942, 17 % des prisonniers de guerre du département ont été libérés, les grands blessés et les anciens combattants de 1914-1918 en particulier.

Les premiers arrivés appartenait à une compagnie sanitaire. « Les premiers temps, l'occupant est plutôt débonnaire, volontiers gros, rougeaud. Il rappelle le paysan local, costaud, bon vivant. La plupart sont bavarois, pas des guerriers. Ils sont surpris d'être là, d'être arrivés si vite ! Les officiers sont du même acabit, pas des professionnels, des gens instruits (...). L'Allemand apprécie ce coin de France, la nourriture y est abondante, les problèmes mineurs, pas de résistance organisée, du moins évidente. Heureux comme Dieu en France, disent les officiers allemands »².

Armand Le Douarec note encore dans son cahier cette expression d'un allemand : « La France, c'est comme un jardin. » et, un peu plus loin, que cinq officiers allemands écoutent avec lui la BBC à son domicile. On a vu pire !

Jeune médecin installé à Acigné en 1937, Armand Le Douarec a vécu au plus près la cohabitation forcée avec les soldats allemands stationnés à Acigné. Une partie de sa maison fut réquisitionnée par le chef de cette troupe, comme logement personnel. En tant que médecin, il pouvait circuler et il côtoyait à peu près tout le monde. Puis, à partir de 1943, il fut désigné « président de la commission consultative » par le préfet, se substituant au maire démissionnaire pour servir d'interface et de médiateur. Il fut maintenu à cette fonction à la Libération par les nouvelles autorités et ceci jusqu'en début 1945, cas rare en France. Il avait le contact facile, faisant de lui un observateur privilégié. Au travers d'un cahier de notes relatant ses souvenirs, que son fils Philippe a pu retrouver, il nous laisse une multitude d'observations irremplaçables.

Il est parti s'installer en région parisienne en 1946, répondant aux aspirations de son épouse. Laissant un bon souvenir aux Acignolais, tant dans son rôle de médecin que de substitut du maire pendant deux ans, beaucoup étaient persuadés qu'il était résistant. Dans son cahier de notes, il ne revendique aucunement ce qualificatif. Simplement, il fit de son mieux pour préserver la population d'exactions grâce à son entregent et son sang-froid.



Armand Le Douarec et son épouse, en 1945.

Et puis la discipline règne dans la troupe. Lorsqu'on se plaint de quelques larcins, des vols de poules ou de lapins, la fermière plaignante est priée de passer en revue la troupe pour repérer le coupable et celui-ci reçoit une punition exemplaire. Les viols furent rarissimes, estime Armand Le Douarec. Il faut dire que la sanction était immédiate, envoi sur le front, de l'Est le plus souvent.

« Ces soldats (...) sont propres, plus que les nôtres iront jusqu'à dire quelques délurées. Tous les matins, à sept heures, tous à poil dans la rivière. Et que je me lave, et que je me frotte. » Armand Le Douarec sera sollicité au bout de quelques mois. « Ah ! Docteur, cette guerre, elle

² Philippe Le Douarec, *Esprit de revanche*, Éditions Glyphe, 2013

en aura fait du mal, comme soupire tristement avec fatalité une jeune accouchée dont l'homme se morfond dans un stalag lointain (...). »³

Des enfants moqueurs

Les enfants assistent chaque jour à la parade quotidienne dans la rue des soldats pour aller par colonne de trois et en chantant faire de l'exercice sur le terrain de sport, situé où est actuellement le cinéma. Ils les observaient et ensuite les imitaient en les suivant à distance en chantant « Heili, Heilo, bandes de salauds »⁴, se souvient Raymond Fougeroux, 4 ans à l'époque. « Nous n'étions pas vraiment conscients ». Le commandant de la section, qui logeait chez les Le Douarec et qui avait remarqué ce manège des enfants dont le jeune Philippe Le Douarec prenait souvent la tête, le surnommait de ce fait « Kleine Napoléon » (petit Napoléon).



Philippe Le Douarec en 1941 sur le parvis de l'église d'Acigné. « Kleine Napoléon » tel que surnommé par le commandant allemand.

Cette première génération d'occupants était en effet plutôt tranquille. « Un Allemand qui logeait à côté de chez moi, chez Madame Houitte, aimait prendre ma petite sœur dans ses bras et la cajoler. Cela lui rappelait sa petite fille du même âge », poursuit Raymond Fougeroux. Un match de football entre les Acignolais et les soldats allemands fut même organisé au profit des prisonniers. Armand Le Douarec, qui était le gardien de but de l'équipe d'Acigné, note que le match fut décommandé par les Allemands car ils craignaient de perdre.

Des troupes allemandes stationnèrent à Acigné par intermittences pendant toute la guerre. Il y eut ainsi, également au début de l'Occupation, un régiment d'artillerie avec plus de cent chevaux. Entre deux passages de régiments, il pouvait y avoir quelques mois sans personne.

³ *Ibid.*

⁴ Cette absence de réaction à cette satire du chant allemand, considéré en France comme l'archétype du chant nazi, est aussi liée à ce que cette chanson ne l'est, en fait, aucunement. C'est en réalité « Heidi, heido », une chanson traditionnelle à boire et un tantinet grivoise, qui était entonnée par les troupes allemandes pour se donner du courage en marchant. Ce n'était pas une chanson militaire et encore moins à connotation politique.

Les choses se compliquent

Dès novembre 1940, des agents de la Gestapo débarquent au domicile Le Douarec, pour interroger Yvette, l'épouse du médecin, à propos d'une correspondance récente qu'elle a entretenue avec des Anglais. Ce ne sont que des échanges littéraires et cette visite est sans conséquence. Mais on comprend qu'il faut faire profil bas.

Des inventaires des fermes sont exigés, base pour les réquisitions ultérieures. Il faut déclarer les poules, les lapins ; tout le cheptel et même les vélos, qu'on essaye naturellement de minimiser. Seuls trois chevaux, sur 350, furent réquisitionnés. Pas nécessairement de quoi se plaindre car les animaux ou les denrées réquisitionnées étaient bien payés.



Soldats allemands quelques part en Bretagne (coll. Télégramme de Brest).

Le rationnement fut instauré. Il fallait des tickets pour le pain, la viande, le sucre... On avait du mal à trouver du tissu. On dut faire son savon avec du suif et des feuilles de lierre bouillies, son ersatz de café avec de la féverole, etc. Pour les denrées alimentaires, on vivait déjà dans les fermes en quasi-autarcie, et cela continua. Beaucoup de Rennais venaient s'y approvisionner.

Une Acignolaise se souvient que son père continuait à faire des pains de 10 livres au four à la ferme tous les 15 jours. « C'était comme avant du pain blanc et mon père me recommandait de cacher mes tartines que j'emmenais le midi à l'école, car mes camarades du bourg, qui allaient au boulanger, étaient souvent au pain gris », un pain dont la farine était rallongée selon les directives avec du son pour l'économiser. Elle poursuit : « On portait des galoches à semelles de bois recouvertes de maillettes de fer (clous courts à grosse tête). Elles étaient introuvables pendant la guerre et, tous les soirs, mon père vérifiait qu'il n'en manquait pas. Pendant la récréation, j'en cherchais dans la cour pour remplacer les manquantes. »



Les restrictions aux déplacements étaient importantes. Il y avait couvre-feu de 21 heures à 5 h du matin. Il fallait un laissez-passer pour se rendre à Rennes et des autorisations pour circuler. L'essence était contingentée et réservée aux métiers le justifiant, comme médecin. Armand Le Douarec disposait d'une allocation de 25 litres par mois alors qu'il avait une Citroën traction avant 11 HP, qui consommait 12 litres au cent kilomètres. Il la troqua pour une petite Simca qui ne faisait que 4,5 litres au cent.

Les cloches interdites

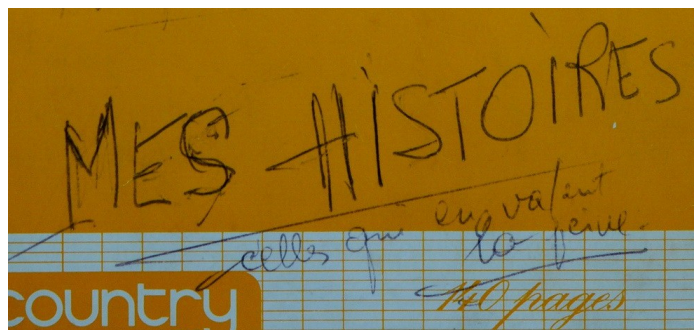
Et puis, la cohabitation rapprochée avec ces troupes allemandes présentes à Acigné étaient sources de nombreuses vexations. Par exemple, l'occupant ne voulait pas qu'on sonne les cloches de l'église, même pour les obsèques. Le puits de la place de la mairie, avec une pompe à bras où s'approvisionnaient en eau 25 ménages, avait toujours eu un faible débit. Les Allemands décrétèrent que chacun n'avait plus le droit qu'à un seau tandis eux pouvaient en prendre à volonté.

Jean Gambert se rappelle qu'à l'école, « il est arrivé que les Allemands viennent pour y tenir une réunion et nous fassent sortir de la classe. Cela pouvait durer des heures. Si on ne trouvait pas une autre salle, on devait attendre dans la cour de l'école. Un jour, lassé d'attendre, je suis rentré dans la salle de classe. Un soldat allemand a alors fait semblant de me mettre en joue. Rétrospectivement, je me dis que c'était sûrement pour rire. N'empêche, je n'ai jamais couru aussi vite pour ressortir. »

Armand Le Douarec indique que le maire qui l'avait précédé était prié de se présenter à 8 heures tous les matins à la Kommandantur, pour se voir signifier neuf fois sur dix : « Aujourd'hui, rien. A demain. »

Le ton va particulièrement changer courant 1942, avec les premiers échecs sur le front russe. « Le secteur devient une zone de convalescence pour les troupes combattantes venant du front de l'Est. Fini la rigolade, l'Allemand a changé. Il sait ce qui l'attend, la guerre, la vraie. Les officiers cette fois sont des guerriers, l'embonpoint a disparu, les traits se sont creusés, les regards sont plus fixes (...). Finies les discussions nocturnes avec de (parfois) sympathiques officiers de passage écoutant la BBC (...). Stalingrad, la bataille de l'Oural, Minsk, Smolensk, furent des mots entendus, sans signification pour un enfant de cinq ans. » écrit Philippe, le fils du médecin.⁵

Dans son cahier, Armand Le Douarec, fait état d'une cohabitation beaucoup plus difficile avec le (nouveau ?) commandant allemand avec qui il doit toujours partager des pièces de son domicile. « Goinfrerie (chair à saucisse crue, saladier de pommes de terre), séduire la bonne, coups de revolver dans les yeux des tableaux. » « Commandant ivre et la bonne. ». Ces quelques mots couchés sur son cahier laissent imaginer les situations scabreuses qu'il dut gérer.



Sur le cahier de notes d'Armand Le Douarec, rédigées en 1979. Dans les archives d'Armand Le Douarec, son fils, Philippe, a aussi retrouvé les pages d'un carnet avec des notes prises au jour le jour en juin 1940.

⁵ Philippe Le Douarec, *Esprit de revanche*, Éditions Glyphe, 2013

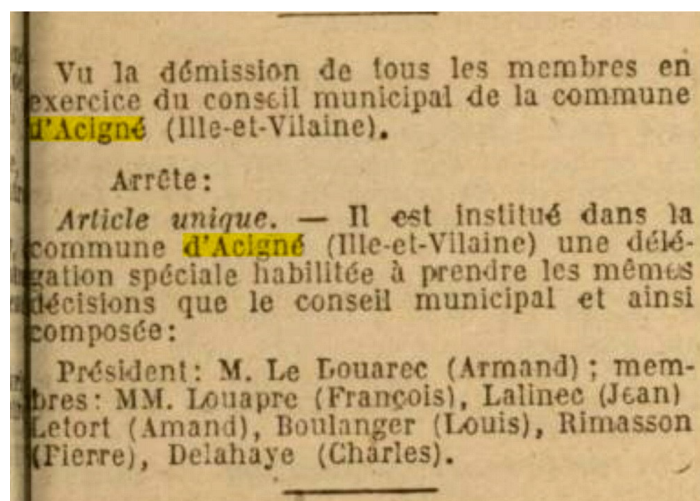
Armand Le Douarec nommé « maire »

C'est en 1943 que, suite à la démission du maire, le préfet sollicita Armand Le Douarec pour prendre le relais en tant que chef de la délégation spéciale, organe de substitution pour assurer la gestion courante. La « grande affaire », écrit à ce propos Armand Le Douarec. « Un chef en France, Hitler, et sous ses ordres Pétain. A ne jamais oublier. Sauver les meubles. J'accepte dans cette optique. »

Son objectif est de n'assurer que les affaires courantes, tenir l'Allemand à distance, faire le mort pour se faire oublier ou, sinon, jouer la force d'inertie écrit encore Armand Le Douarec.

Il précise aussi que, s'appuyant sur son image de médecin et de maire, il essaya de se positionner d'égal à égal avec le responsable des militaires présents, afin de pouvoir résister à son emprise autant que faire se peut.

Ceci dit, quand tombait une réquisition de la Kommandantur – du bois, du foin, du lait, des chevaux –, il fallait obéir.



Au Journal officiel du 20 juin 1943.

Pour essayer d'écarter les Allemands de la population, Armand Le Douarec indique qu'il déclarait et affichait à la mairie à l'envi des cas de typhoïdes et d'encéphalites cérébro-spinales, maladies très redoutées.

Il était interdit aux soldats allemands de se faire soigner par les médecins français. Une affiche était même placardée dans le cabinet à cet effet. Armand Le Douarec soigna cependant discrètement quelques officiers atteints de blennorragies⁶, qui préféraient s'adresser à lui qu'à des compatriotes pour ces maladies vénériennes peu glorieuses. Ces petits services personnels étaient, on l'imagine, utiles pour obtenir un peu de mansuétude lors de difficultés ultérieures. Bien informé, Armand Le Douarec note que ces patients particuliers étaient passés souvent par une des trois maisons closes de Rennes, la Tour de Nesle, la Féria et le Populaire, qui avaient été réservées aux Allemands. Le suivi sanitaire y était pourtant rigoureux avec visite médicale hebdomadaire des travailleuses, enregistrement détaillé sur des registres de toutes les prestations. Les soldats allemands bénéficiaient même de piqûres préventives avant et après leur passage.

Mi-1943, les jeunes des classes 1920, 1921 et 1922 sont soumis au Service du travail obligatoire, le STO. Alors qu'habituellement être réformé était considéré comme dégradant, au Conseil de révision où siégeait le médecin, on s'est mis à déceler avec zèle des maladies exemptant les conscrits, ce qui permet d'éviter le séjour forcé en Allemagne à beaucoup. De nombreux agriculteurs acignolais camouflèrent dans leurs fermes des réfractaires venus d'autres communes et Armand Le Douarec fit à la mairie de fausses cartes d'identité.

⁶ Maladie sexuellement transmissible

Début 1944 : montée en pression

La situation change encore, les soldats allemands ne font que passer quelques jours de repos et disparaissent, remplacés par d'autres. « Une ambiance de défaite semble marquer maintenant l'esprit des officiers. Ils deviennent agressifs, intolérants, en un mot dangereux. »⁷ Les réquisitions prennent de l'ampleur. De plus en plus démunis les Allemands en viennent à réquisitionner les vélos.

Un peu après le débarquement, en juin 1944, le bourg est réveillé en sursaut à 3 h du matin. Une troupe allemande fatiguée, en route pour le front en Normandie, fait irruption, revolver au poing. Ils rentrent dans les maisons et voient leurs occupants des lits : « Vous avez assez dormi. A nous maintenant. »

L'aviation alliée a maintenant la maîtrise du ciel et est présente de plus en plus souvent au-dessus des têtes. Objectif Rennes, sa gare de triage et la voie ferrée. « Un matin, en cueillant des mûres avec ma tante, nous sommes survolés en rase-mottes par un chasseur anglais et contraints de nous allonger dans un fossé. Ma tante a eu la peur de sa vie. Plus de peur que de mal. Quant à moi, inconscient, je ne ressens pas la peur des grands. Rentrant en courant à la maison, tout essoufflé, je suis fier d'annoncer que j'ai été bombardé. »⁸

Acigné n'était pas visé mais la voie ferrée qui passe à proximité, de l'autre côté de la Vilaine. Cependant des rafales de mitrailleuses se perdent dans les prés du côté acignolais. Les détectoristes trouvent d'ailleurs toujours dans les champs d'Acigné des balles de mitrailleuses d'avions enfoncées dans la terre, sorte de gros crayons métalliques déformés par l'impact dans le sol. Une bombe tombe même entre la Lande-Guérin et le Chesnais, éclatant dans un champ sans faire de mal.

Un jour, un camion avec sept Allemands et une traction Citroën avec deux miliciens débouchent de la route de Servon et s'arrêtent en face la mairie. Ils commencent à aller de porte en porte. Quatre jeunes étaient dans le café Josse, aux Clouères, où quelqu'un vint leur dire que les Allemands voulaient ramasser les jeunes. Ils s'enfuirent alors à travers champs, avant d'être rattrapés par les Allemands, qui les ramenèrent au café où ils furent alignés bras en l'air. Leur fuite ne montrait-elle pas qu'ils étaient en défaut ? Ils furent interrogés longuement avant qu'Armand Le Douarec et sa femme – cette dernière parlait allemand, ce qui fut souvent bien utile – interviennent. Yvette (dite aussi Anne) Le Douarec réussit à convaincre qu'ils n'avaient fui que par peur et, sans doute, les sauva. Mais, ce fut très laborieux. Arrêtés en milieu d'après-midi, ils ne furent relâchés qu'à une heure trente du matin. Dans son cahier, Armand Le Douarec note à ce propos « Pays affolé. Les Allemands déchaînés. Au matin mieux. Garder son sang-froid avant tout. »

Après la difficile bataille de Normandie, où les Américains ne progressaient que laborieusement, survint la percée d'Avranches.

Brutalement, les troupes allemandes disparaissent d'Acigné.

⁷ Philippe Le Douarec, *Esprit de revanche* Ed. Glyphe, 2013

⁸ Ibid



Prise de vue volée d'une fenêtre de la rue du Pont Neuf par Pierre Anger. Des soldats allemands remontent le bourg du côté de l'église dans un drôle d'équipage, vélos et charrettes à cheval, se repliant vers l'Est avant d'être pris en tenaille par les Américains qui s'approchaient de Rennes.

Le 1 août, Armand Le Douarec, qui circulait en voiture pour visiter des patients, vit une première Jeep entre Liffré et Thorigné et deux américains partager un thermos de café sur le bord de la route. Ils étaient tout près ! C'est le lendemain, le 2 août, que les Acignolais découvrirent les libérateurs avec un long convoi motorisé venant de Liffré qui traversa l'agglomération.

Quelques sources :

- Notes d'Armand Le Douarec
- Conférence de Philippe Le Douarec à Acigné en novembre 2021
- Philippe Le Douarec, *Esprit de revanche*, Editions Glyphe, 2013
- Alain Racineux, *Histoire d'Acigné et de ses environs*, 1999
- Jacqueline Sainclivier, *L'Ille-et-Vilaine, 1918-1958*, PUR, 1996
- Témoignages : Marie, Louise, Monique Bricet, Raymond Fougeroux, Jean Gambert, Thérèse Simonneaux, ...
- WikiRennes